(6

LE

COMÉDIEN D'ÉTAMPES,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLEE DE COUPLETS,

PAR MM. MOREAU ET SEWRIN,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 23 juin 1821.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

PARIS,
CHEZ VENTE, LIBRAIRE, BOULEVARD DES ITALIENS, N° 7,
Près la rue Favart.

1821.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

72161

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DORIVAL, comédien..	M. PERLET.
M. CORBIN, ancien greffier de Montléry, habitant une maison de campagne à Champigny, sur la route d'Étampes.	M. CHALBOZ.
DUPRÉ, amant de Joséphine, fille de M. Corbin..	M. PERRIN.
M. MACLOU DE BEAUBUISSON, prétendu de Joséphine. .	M. BERNARD-LÉON.
BAPTISTE, jardinier, Maître Jacques dans la maison de M. Corbin	M. PITROT.
MADELEINE, sa femme.	Mlle. VIRGINIE DÉJAZET.

La scène se passe à Champigny, à trois lieues d'Étampes, dans la maison de M. Corbin.

LE

COMÉDIEN D'ÉTAMPES,

Le théâtre représente une cour attenant au jardin de M. Corbin. A droite de l'acteur, l'extérieur de la maison, avec une porte. Du même côté, et un peu plus loin, la porte de la ferme. A gauche, vers le fond, une grille. Il y a sur la scène des chaises, une table de jardin avec une écritoire, des plumes et du papier.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAPTISTE, MADELEINE.

BAPTISTE, *achevant de friser une perruque ronde, posée sur une tête à perruque.*

Faut que monsieur Corbin soit ben pressé pour qu'il n'se soit pas seulement donné le temps de mettre sa perruque neuve.

MADELEINE *de l'autre côté, occupée à battre une robe de chambre, dont les manches sont enfilées dans un bâton à battre les habits.*

Qu'est-ce qu'il a donc fait not' maître, avec sa robe de chambre? comme elle est pleine de poussière.

BAPTISTE, *après avoir poudré la perruque.*

La v'là joliment poudrée! regarde moi çà not' femme queu' mine ça vous a!

MADELEINE.

C'est vrai, dà, qu'tu n'es pas mal adroit.

BAPTISTE.

J'crois ben; un jardinier qui accommode des perruques! à Paris, j'aurions de bons gages avec tous ces p'tits talens-là.

MADELEINE.

Ah! ben oui; mais tiens, ici j'sommes pus tranquilles, et

puis vois-tu, je me suis attaché à mamselle Joséphine ; j'la sers de bon cœur parc' qu'elle est gentille.

BAPTISTE.

S'tilà qui l'épousera ne f'ra pas un mauvais marché. Entre nous, Mosieu est un avare, il a des écus, va, j't'en réponds. (*Il fait le geste d'amasser.*)

MADELEINE.

J'n'en avions pas tant, dis-donc, Baptiste, quand j'nous somm' mariés.

BAPTISTE.

Oh ! batt... Il y a compensation en tout.

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Dans un ménag' rich'ment doté
Fille est queuq'fois ben mal tombée ;
Mossieu se ruine à l'écarté,
Madam' dépens' de son côté,
Et la dot est bentôt flambée.
Quand j'te choisis pour not' moitié,
J'n'avions pour bien qu' not' savoir faire ;
Bonn' humeur et bonn' amitié :
Not' fortun' (*bis*) est encore entière,
J'ons gardé not' fortune entière.

MADELEINE.

T'as raison ; quand on n'a rien, on s'en aime davantage : et p't'et' que mamsell' Joséphine n'aimera pas celui qu'on veut lui donner pour mari.

BAPTISTE.

Est-ce que ce n'est pas mossieu Dupré, le fils du notaire de Boissy-le-Sec, ici tout près ?

MADELEINE.

Ah ! ben oui ! il n'a jamais osé déclarer à M. Corbin qu'il aimait sa fille ; il est venu plusieurs fois jusqu'à c'te grille dans c't'intention-là... Bast ! une mauvaise honte l'empêchait toujours de parler. Tant il y a que mamsell' Joséphine va épouser mossieu Maclou de Beaubuisson.

BAPTISTE.

Maclou de Beaubuisson !.... queu grand nom ! c'est donc un queu'q'z'un de la haute volée ?

MADELEINE.

Non ; c'est le fils d'mossieu Maclou tout court qu' est conservateur des hypothèques à Étampes.

BAPTISTE.

Ah ! c'est pour c'mariage-là que mossieu Corbin est part i à c'matin de si bonne heure avec sa fille ?

MADELEINE.

Oui... ils sont allés faire connaissance avec la famille du futur.

BAPTISTE.

Ah ! ils ne se sont pas vus?

MADELEINE.

Non ; c'est une affaire qu'a été manigancée par le percepteur des contributions qu'est un ancien ami d'not' maître.

SCÈNE II.

Les Mêmes, DORIVAL *en redingote bleue, pantalon et guêtres gris ; une canne à la main, et un petit paquet enveloppé dans un foulard.*

DORIVAL, *il entre par la grille ; regarde la maison, et s'adresse ensuite à Madeleine.*

La fille !

MADELEINE *se retournant et saluant*

Mossieu, qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

DORIVAL.

Madame.... excusez..... je me trompe peut être. Est-ce que cette maison n'est pas une auberge ?

BAPTISTE.

Non, non, Mossieu. Cette maison est la maison bourgeoise de mossieu Corbin, ancien greffier de Monlhéry.

DORIVAL.

C'est singulier... mais autrefois, c'était une auberge ?

MADELEINE.

Ah ! autrefois..... oui, il y a trois ans, du temps de M. Suret... C'était la *Pucelle d'Orléans.*

DORIVAL.

La Pucelle d'Orléans, c'est ça.... J'y ai couché. Je savais bien que je ne me trompais pas. L'auberge est donc établie ailleurs maintenant ?

BAPTISTE.

Etablie ! C'est-à-dire qu'elle est fondue. Le maître a mangé son fonds, et la *Pucelle d'Orléans* a été vendue par autorité de justice.

AIR *du verre* (de Darondeau.)

Oui, le portrait ben ressemblant
De c't' héroïne sans égale
Fut ach'té deux écus comptant
Par un juif de la capitale.

DORIVAL.

Libératrice des Français,
Hélas ! par quels destins contraires,
Prise autrefois par les Anglais,
Retournes-tu chez les corsaires!

Ah ! j'en suis fâché. J'ai encore trois lieues d'ici à Etampes...

BAPTISTE.

Trois bonnes lieues.

DORIVAL.

Je comptais me reposer et prendre quelque chose avant de me remettre en route.

BAPTISTE.

A ça ne tienne... not' maître est allé à Etampes pour arranger le mariage de sa fille...

DORIVAL.

Le mariage de sa fille !

BAPTISTE.

Oui ; mais c'est égal, j'allons dîner bientôt ; Mossieu a l'air fort honnête, et si l' cœur, lui en dit....

DORIVAL.

Vous êtes bien bon, mon cher ami ! Cela n'est pas de refus. J'accepte d'autant plus volontiers, que j'ai là une petite malle dont je suis fort embarrassé. La voiture qui l'a transportée jusqu'ici vient de prendre le chemin de traverse ; et je suis forcé maintenant de guetter le passage de quelque diligence.

BAPTISTE.

Oh ! il en passera, et de reste. La celle de la rue d'Enfer, n' manque jamais sur les quatre heures ; et queuq'fois même, all' s'arrête à not' porte pour déposer des paquets ou des nourrices.... Mais où est-elle c'te malle ?

DORIVAL.

Là... à côté de la grille de votre jardin.

BAPTISTE.

Attendez, attendez... j' vons la rentrer cheux nous, crainte d'accident.

DORIVAL.

Je vous remercie, mon brave homme. (*Baptiste sort par la gauche, pour aller chercher la malle.*)

SCÈNE III.

DORIVAL, MADELEINE.

MADELEINE.

C'est drôle.... (*Elle regarde Dorival, et se met à rire.*)

DORIVAL, *à part.*

Cette femme m'examine avec une attention....

MADELEINE.

Je vous r'garde depuis une heure, Monsieur, j' parie qu' vous n' savez pas pourquoi?

DORIVAL *étonné, et souriant.*

Non.

MADELEINE.

Oh! mais c'est singulier! plus j' vous considère...

(*En ce moment Baptiste traverse le théâtre portant sur son épaule la petite malle de Dorival.*)

SCÈNE IV.

DORIVAL, MADELEINE, BAPTISTE.

MADELEINE, *appelant.*

Baptiste!

BAPTISTE.

Attends donc, que je pose ça là dedans. (*Il dépose la malle à l'entrée de la maison, et revient tout de suite.*) Queuq' tu veux, not' femme?

MADELEINE.

Regard' donc, Mossieu.

BAPTISTE.

Eh ben, quoi ?

MADELEINE.

Regard' ben, j' t'en prie.

BAPTISTE.

J'ai regardé.... après ?

MADELEINE.

Tu n' trouves pas à qui Mossieu ressemble ?..

BAPTISTE.

Ma fine non.

MADELEINE,

Que t'es bête... ça ma sauté aux yeux tout de suite, moi... Tu n' trouves pas qu' mossieu ressemble à not' maître ?

BAPTISTE.

Attends donc ! C'est ma fine vrai... à mossieu Corbin.

DORIVAL.

Je suis bien flatté certainement de ressembler à monsieur Corbin.

MADELEINE.

Oh ! mais c'est qu' c'est incroyable.

DORIVAL *à part, souriant.*

Ces bonnes gens m'amusent, en vérité.

BAPTISTE.

C'est pas l'embarras ; j'ai vu la figure de mossieu queuq' part... j' n' peux pas dire où.

DORIVAL.

Allez-vous quelquefois à Etampes ?

BAPTISTE.

Tiens, si je vas à Etampes ! et j'y couche tous les jeudis et dimanches. C'est ça, c'est à Etampes que j' vous aurai vu.

DORIVAL.

Vous allez donc aussi au spectacle ?

BAPTISTE.

Au pestacle ? j' crois ben, et au paradis. Est-ce que par hasard vous seriez ?...

DORIVVL.

Comédien, mon cher ami ; et il n'y a pas de jour que je ne m'en félicite.

AIR : *C'est l'amour, l'amour.*

Devant un juge excellent,
Exerçant un art que j'aime,

A n'être jamais le même
J'applique mon talent :
Dans les honneurs du rang suprême
Je brille par fois ; mais bientôt
Je dépose le diadême
Pour la perruque de Jeannot.
Vrai pilier d'antichambre
Je fais plus d'un bon tour ;
Marquis parfumé d'ambre
Je me montre à la cour.
J'ai joué, la coupe en main,
Le mari de *Gabrielle*,
La *Tendresse paternelle*,
Et ce bon *Ugolin*.
Je provoque, acteur peu novice,
Les ris, ou les pleurs subito
Dans le *Désespoir de Jocrisse*,
Et dans les fureurs d'*Othello*.
Souple ou rempli d'audace,
Je représente enfin
Tantôt un homme en place,
Tantôt un arlequin :
De valet, de chambellan,
Prenant la double livrée,
Je fais dans une soirée
Le niais, le tyran.
Dans l'occasion, je m'en vante,
Je puis porter, changeant de ton,
La tunique de confidente,
Ou le tablier de Marton.
Bref, dans mes goûts fantasques,
J'ai fait depuis dix ans,
En prenant tous les masques,
Pâlir nos courtisans.
C'est par ces joyeux travaux
Qu'au public je cherche à plaire
Trop heureux, quand pour salaire,
J'obtiens quelques bravos.

BAPTISTE.

Ah ! j'y suis, j'y suis, je me rappelle à présent... Oui, oui, c'est vous qui faisiez comme çà.... dans une chose, où il y avait une belle dame en noir, qu'est veuve de son mari qu' est mort.

DORIVAL.

La tragédie d'*Andromaque*, j'imagine.

BAPTISTE.

Oui, oui, Angromade.... Ah! vous pouvez vous vanter par exempe, que vous m'avez fait joliment rire dans c'te tragédie-là. Oh! je vous remets ben maintenant, et Madeleine

a raison, vous ressemblez à not' maître comme deux gouttes de lait.

MADELEINE.

N'est-ce pas que j'avais raison ?

BAPTISTE.

Vous êtes pus jeune pourtant.

MADELEINE.

Pus jeune ? oui, mais si Monsieu avait une perruque et une robe de chambre, comme not' maître, je t'assure...

BAPTISTE.

Si, si, Mossieu aurait toujours l'air pus jeune.

MADELEINE.

Eh ! non.

BAPTISTE.

Eh ! si.

MADELEINE.

J' te dis que non.

BAPTISTE.

J' te dis que si.

DORIVAL, *à part.*

Je ris de leur dispute.

BAPTISTE.

Allons, que t'es entêtée.

MADELEINE.

Entêtée ! tu vas voir... (*Elle prend la perruque de M. Corbin, et la présente à Dorival.*) pardon, excuse, Mossieu, j' veux prouver à not' homme que c'est lui qui n' sait ce qu'il dit. Faites-nous l'amitié d'essayer un peu....

BAPTISTE.

Allons donc, tu veux que Mossieu?....

DORIVAL, *riant.*

Volontiers, mes amis, si cela peut vous mettre d'accord... (*tout en ajustant la perruque*) je serais fâché que ma figure fût pour vous un sujet de brouille. (*A part.*) Des gens qui m'offrent si obligeamment à dîner, on ne peut pas refuser...

BAPTISTE, *à Madeleine pendant que Dorival s'affuble de la perruque et de la robe de chambre.*

Que t'es drôle toi... tu vas comme ça de but en blanc dire à c' Mossieu de mettre la perruque de not' maître.

MADELEINE.

Oh bott... tu vois qu'il n' s'en fâche point; il a l'air bonne personne, c' Mossieu là, et puis d'aïeurs, c'est pour te convaincre que...

DORIVAL.

(*Il vient se placer entre Madeleine et Baptiste.*)

Eh ! bien, voyez, décidez la question est-cela ?

MADELEINE et BAPTISTE, *riant aux éclats.*

Oh ! oh ! oh ! oh ! oh !

MADELEINE.

Oh ! la la ! oh ! que c'est ça.

DORIVAL, *contrefaisant un homme vieux.*

Madeleine !

MADELEINE.

Mossieu !..

DORIVAL.

Approchez-moi mon fauteuil.

MADELEINE et BAPTISTE, *avancent le fauteuil.*

Le v'là not' maître.

DORIVAL, *assis, et avec le ton d'un bon homme.*

Eh ! bien, mes pauvres amis, je vais donc marier ma fille? j'espère que vous servirez cette aimable enfant avec le zèle, la fidélité dont chaque jour vous me donnez de nouvelles preuves. Toi, Madeleine, sois toujours prévenante, attachée, économe. Toi, Baptiste, sois toujours honnête, laborieux et sobre.

BAPTISTE.

Oh ! mais, ce n'est pas ça, Mossieu, ce n'est pus ça du tout.

MADELEINE.

Ah ! ben oui; M. Corbin ne nous parle pas avec tant de douceur.

BAPTISTE.

Pardinne, il est toujours à bougonner.

DORIVAL, *se levant.*

Oui ? (*à Baptiste avec humeur.*) Eh ! bien ? grand imbécille, que fais-tu là ? Pourquoi n'es-tu pas à ton jardin ? paresseux, ivrogne !..

MADELEINE.

A la bonne heure ! c'est ça.

DORIVAL, *à Madeleine.*

Et vous, Madeleine, retournez à votre cuisine; voyez si le dîner sera bientôt prêt, et tâchez à l'avenir d'être moins curieuse, moins bavarde...

BAPTISTE.

A la bonne heure ! c'est ça.

DORIVAL, *à Madeleine.*

Eh! bien, est-ce que vous n'avez pas entendu ce que je vous ait dit ?

MADELEINE, *riant.*

Si, si, Mossieu, j' vas mettre la table, et de bon cœur; car vous m'avez fait faire une once d' bon sang. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

DORIVAL, *en père*, BAPTISTE, DUPRÉ.

DUPRÉ, *à la grille.*

Baptiste ?

BAPTISTE.

Que vois-je ? M. Dupré !

DORIVAL.

Qui est là ? encore des importuns! (*A part.*) Diable! si c'était M. Corbin !..

BAPTISTE, *à part.*

Oh ! la bonne folie! (*Haut.*) Mossieu, c'est...

DORIVAL.

C'est...

BAPTISTE.

C'est...

DORIVAL, *effrayé.*

Eh ! bien, veux-tu parler ?

BAPTISTE.

C'est ce jeune homme...

DORIVAL.

Ah !.. quel jeune homme ?

BAPTISTE.

Vous savez bien... qu'est amoureux de vot' fille... M. Dupré... (*Bas à Dorival.*) Il n'a jamais vu not' maître.

DORIVAL.

Amoureux de ma fille !.. Ah ! ah ! et que veut-il ?

DUPRÉ, *de loin à Baptiste.*

Je voudrais lui parler.

BAPTISTE, *à part.*

Le v'là devenu ben hardi... (*Haut, et riant sous cape.*) Mossieu ; il voudrait vous parler.

DORIVAL.

Eh ! bien... qu'il parle.

BAPTISTE.

Entrez, entrez, n'ayez pas peur (*à Dorival.*) Le v'là, Mossieu.

DORIVAL, *à Baptiste.*

Retire-toi.

BAPTISTE *riant.*

Ouf! j'étouffe. (*Il se retire dans le fond.*)

DUPRÉ.

Ah ! Monsieur, combien je suis ravi de vous voir mieux portant.

DORIVAL, *à part.*

Ah! ah ! il paraît que j'ai été malade.

DUPRÉ.

Le ciel a enfin exaucé les vœux que j'ai formés pour votre prompt rétablissement, puisque...

DORIVAL.

Oui, cela va beaucoup mieux, je ne souffre plus de mon asthme.

DUPRÉ.

Comment de votre asthme ? J'ai cru que c'était la goutte, dont un accès...

DORIVAL, *à part.*

Diable !.. (*Haut.*) Oui, oui, on le croyait d'abord.

AIR : *Vaudeville du Diable couleur de rose.*

C'était l'avis de mon docteur,
Dont chacun vante la science.
Cette cure lui fait honneur,
Admirez son expérience.
Je ne dois de la faculté
Parler qu'avec enthousiasme;
Après avoir bien discuté
Pour la goutte elle m'a traité,
Et je suis guéri....

DUPRÉ.

Vous êtes guéri.

DORIVAL.

De mon asthme.

DUPRÉ.

Voilà un hasard bien heureux.

DORIVAL.

Mais enfin, que voulez-vous, jeune homme ?

DUPRÉ.

Monsieur...

DORIVAL.

Eh ! bien, vous ne savez pas ce que vous voulez.

DUPRÉ.

Excusez, ma démarche et l'aveu que je vais vous faire... J'adore mademoiselle Joséphine.

DORIVAL.

Ah ! vous adorez mademoiselle Joséphine ?

DUPRÉ.

Je sais que depuis long-temps, j'aurais dû demander votre aveu, mais la crainte...

DORIVAL.

Il est vrai, mon petit Monsieur que vous vous y prenez un peu tard....

DUPRÉ.

Ah ! laisssez-moi croire que votre parole n'est point irrévocablement donnée au rival que l'on m'oppose. Voulez-vous rendre votre fille malheureuse ! elle le sera, Monsieur, elle le sera avec ce M. Maclou de Beaubuisson. Toute la ville d'Étampes le connaît, c'est un fat, un suffisant.....

DORIVAL, *à part.*

Beaubuisson ! c'est vrai, je connais aussi cet original là moi.

DUPRÉ.

Je ne demande que trois jours pour vous prouver...

DORIVAL.

Trois jours ! C'est impossible ! (*A part.*) J'ai tout au plus trois heures à passer ici (*Haut.*) Mais, Monsieur, comment se fait-il que ce soit aujourd'hui la première fois...

DUPRÉ.

Que j'ose me présenter devant vous ? J'ai tort, je le sens; mais on m'avait dit que vous étiez si sévère...

DORIVAL.

Et l'on vous a dit vrai... (*Dupré s'éloigne vivement.*) Ne craignez rien pourtant... dans le fond, je suis bonhomme.

DUPRÉ.

Quoi, Monsieur, vous daigneriez....

DORIVAL *à part.*

Donnons-lui des espérances, cela ne coûte rien. (*Haut.*) Et dites-moi, Monsieur, ma fille répond-elle à vos sentimens ?

DUPRÉ.

J'ai été assez heureux pour ne pas lui déplaire.

DORIVAL.

C'est-à-dire qu'elle vous aime, et qu'elle m'a fait mystère...

DUPRÉ.

Aujourd'hui même, elle devait tout vous avouer.

DORIVAL.

Sa dissimulation mériterait... mais je suis trop indulgent; et s'il y a encore un moyen d'arranger cette affaire-là...

DUPRÉ.

Ah! Monsieur, que de bontés!

DORIVAL.

Voyons, parlez-moi franchement; est-ce que par hasard, vous comptez sur la dot de ma fille?

DUPRÉ.

Moi! Monsieur.... je l'aime trop pour calculer les avantages que vous pouvez lui faire; je ne vous demande rien que sa main.

DORIVAL.

Rien!...

AIR du *Vaudeville des Amazones.*

Votre attente sera remplie,
Pour vous traiter avec rigueur
Je sais trop que dans cette vie
Chacun court après le bonheur.
Pour moi, bientôt j'ai fini mon voyage,
En m'éloignant de ces lieux je voudrais
Qu'on se souvînt un jour de mon passage,
Par les heureux qu'en chemin j'aurais faits.

DUPRÉ.

On s'en souviendra, Monsieur, on s'en souviendra : et je cours annoncer à mon père les heureuses dispositions où vous êtes. Adieu, M. Corbin.... (*En s'en allant.*) Mon cher Baptiste, je suis au comble de la joie. Tiens voilà pour toi. (*Il lui met un écu dans la main et s'en va en courant.*)

SCÈNE VI.

DORIVAL, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Ah! ah! ah! un écu de cent sols, ma foi...(*à Dorival*) J' vous r'marcie, Mossieu, c'est vous qui m' valez ça.... Tatigué comme vous l'avez rendu content.

DORIVAL, *se débarassant de la perruque et de la robe de chambre.*

Plaisanterie à part, il m'intéresse ce jeune homme.

AIR: *Il me faudra quitter l'empire.*

Profitant du hasard propice
Qui me retient ici quelques instans,
Si je pouvais lui rendre un bon office,
Je n'aurais pas perdu mon temps (*bis.*)
Que de travers on observe à la ronde,
Heureux l'acteur intelligent
Qui les retrace au public indulgent.
Mais plus heureux sur la scène du monde,
Qui pour seul rôle a choisi l'*obligeant.*

BAPTISTE.

Oh! qu'ça serait drôle, si vous pouviez lui faire épouser mademoiselle Joséphine! C'est une ben bonne petite personne que j' voudrions voir heureuse, parce qu'elle le mérite.

DORIVAL.

Je doute en effet qu'elle le soit avec ce monsieur de Beaubuisson que j'ai eu occasion de voir souvent à Etampes.

BAPTISTE.

Bah!

DORIVAL.

Il m'a fait manquer par ses mauvais propos un excellent mariage. C'était un de nos abonnés; il écrit dans le Journal du département... C'est une espèce de bel esprit qui nous jugeait avec une sévérité... Moi surtout, je n'avais pas le bonheur de lui plaire... Je ne lui en veux pas, certainement; mais si par quelque bon tour, je pouvais me venger de ses impertinences.....

SCÈNE VII.

Les Mêmes, MADELEINE.

MADELEINE, *accourant.*

Baptiste! Baptiste! V'là un mossieu qui frappe à la porte de la basse-cour, avec un cheval... Va donc voir qui c'est?

BAPTISTE *emportant la perruque et la robe de chambre.*

Un mossieu... J'y cours. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

MADELEINE, DORIVAL.

DORIVAL.

Ce n'est pas votre maître?

MADELEINE.

Oh! non, non; j'l'aurais reconnu tout d'suite; c'est un mossieu que j'nons javais vu.

DORIVAL.

Dites-moi, ma chère amie, si ma présence vous gêne?....

MADELEINE.

Pas du tout, Monsieur; vous pouvez rester. C'est peut-être quelqu'un qui veut parler à M. Corbin... On dira qu'il n'y est pas.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, BAPTISTE.

BAPTISTE *revenant.*

Not' femme, not' femme! Va le recevoir, va vîte....

MADELEINE.

Recevoir, qui?

BAPTISTE.

Va donc toujours, j'te conterai çà.

MADELEINE *s'en allant.*

Ah! mon Dieu! C'est donc quelqu'un de ben conséquent?

SCÈNE X.

BAPTISTE, DORIVAL.

BAPTISTE.

D'vinez qui c'est, Mossieu?

DORIVAL.

Ma foi il me serait difficile...

BAPTISTE.

Nous parlions tout-à-l'heure de monsieur Maclou de Beaubuisson....

DORIVAL.

Serait-ce-lui, par hazard ?

BAPTISTE.

Lui-même.

DORIVAL.

Comment se fait-il?... Vous m'avez dit que votre maître était allé....

BAPTISTE.

Eh ben oui; mais apparemment qu'ils se sont croisés en route sans se voir.

DORIVAL.

Oh ! parbleu! la rencontre est charmante, et je ne serais pas fâché de me trouver aux prises avec ce petit M. de Beaubuisson.

BAPTISTE.

Je l'entends.

DORIVAL.

Venez vîte, mon cher ami, je vous ferai part d'un projet...

AIR : *Tu vas changer de costume et d'emploi.*

Mon plan n'est pas encor bien arrêté,
Mais le hasard ici me favorise,
Punir un fat, et servir la beauté,
C'est une charmante entreprise.

BAPTISTE.

J'vous d'vons déjà le pour boir' de c'matin;
Vous m'avez l'air d'un luron qu'aime à rire,
J'vous s'condrons, car la gaîté, le bon vin
M'est avis qu'ça n'pouvont pas nuire.

Ensemble.

DORIVAL.

Mon plan n'est pas encor bien arrêté,
Mais le hasard ici me favorise :
Punir un fat et servir la beauté,
C'est une charmante entreprise.

BAPTISTE.

De c'que j'faisons Mamsell' nous saura gré,
Et si le sort ici vous favorise,
Je somm's ben sûr que le petit Dupré
Récompens'ra not' entreprise.

Dorival et Baptiste entrent dans la maison : Madeleine et M. de Beaubuisson viennent par le fond à droite.

SCÈNE XI.

MADELEINE, M. MACLOU DE BEAUBUISSON *une cravache à la main; caricature du jour; mode outrée.*

M. DE BEAUBUISSON.

Eh bien qu'est-ce que c'est donc que toutes ces allées et venues?

AIR du *Vaudeville de Partie carrée.*

J'appelle en vain de tous côtés, personne
Pour m'annoncer ne vient s'offrir.
Retenez bien qu'aussitôt que je sonne
Tout le monde doit accourir.
Je trouverais la méprise un peu forte
Si quelque sot ici me confondait
Avec ces gens que l'on laisse à la porte.

MADELEINE, *à part.*

Il est d'ceux qu'on y met.

Oh dame, monsieur, c'est qu'nous prenons nos précautions avant d'ouvrir.... une maison comm'ça.... sur la grand' route..... Il y a tant de gens de mauvaise mine.

BEAUBUISSON.

Je n'ai pas cette mine-là j'espère?

MADELEINE.

Oh! non. C'nest pas vous qui me feriez peur.... Mais où est donc not' homme? il était ici tout à l'heure.

BEAUBUISSON.

Notre homme! tu as donc un homme, ma chère enfant?

MADELEINE.

Pardienne! eh pourquoi donc pas, mossieu? tout comme une autre.

BEAUBUISSON *se familiarisant.*

Ce n'est pas l'embarras.... tu m'as l'air d'une... (*Il lui pince la joue*).

MADELEINE.

Laissez donc, Mossieu.... tu m'as l'air! i n'se gêne pas.

BEAUBUISSON.

Allons, allons, cherche ton homme.... dis lui que c'est moi, M. Maclou de Beaubuisson, le fils du conservateur des hypothèques d'Étampes, le prétendu de la belle Joséphine, et le gendre futur du papa Corbin.... J'espère que je t'ai décliné là tous mes noms et qualités, es-tu contente? me

feras-tu bon accueil maintenant? car tu m'as un peu brusqué en entrant, et si je racontais-ça au beau père....

MADELEINE.

Brusqué! moi, Mossieu! pas du tout; mais vous entrez dans c'te cour, vot' cheval, et vous, comme deux étourneaux: vous avez failli m'écraser.

BEAUBUISSON.

Ah! c'est que j'ai une jument incroyable! quand elle sent l'écurie, impossible de la retenir! c'est l'animal le plus vif que je connaisse! je l'ai envoyée à Paris, au mois de septembre. Elle a couru au champ de Mars, et il ne s'en est fallu que de vingt kilomètres, qu'elle ne gagnât le prix de douze cents francs. Aussi, il n'y a pas un bourg de Seine-et-Oise, où l'on ne chante les louanges de Cocotte.

MADELEINE *riant.*

De Cocotte?

BEAUBUISSON.

Oui, je l'appelle Cocotte... c'est un petit nom d'amitié que je lui ai donné.

AIR: *Voyage qui voudra.*

Monté sur ma superbe bête,
Et revêtu d'un frac charmant,
Lorsque je me rends à la fête
Du chef-lieu du département,
Nous y faisons merveille!
Fière et dressant l'oreille,
Cocotte au moindre bruit
Saute et s'enfuit.
En nous voyant on s'émerveille;
Au loin de l'œil chacun nous suit.
D'abord je ne vas
Que le petit pas,
Ensuite au grand trot,
Ensuite au galop,
Car je trotterais,
Je galopperais
Du matin au soir,
Sans me laisser choir,
Vraiment, vraiment il faut nous voir!

(*Il parle.*) Quand j'ai fourni ma course, alors je reviens, tout haletant, à la promenade de la ville... Là, les amateurs s'arrêtent, nous examinent de la tête aux pieds; chacun dit son mot.—Le bel animal!—Quelles jambes!—Comme il est musclé!—C'est une bête de cent louis, dit l'un.—Cent louis, dit l'autre... mille écus!—Mille écus... elle m'a coûté deux cent cinquante francs à la réforme des cuirassiers... c'est

égal, tous nos jeunes gens n'ont que des squelettes efflanqués... ils sont d'une jalousie, quand ils voient ma jument...

Cocotte (*bis*), tu fais leur désespoir !

Mais vois donc, je te prie, si on va lui donner un picotin.

MADELEINE *appellant.*

Baptiste !

BEAUBUISSON.

Baptiste, c'est le nom de ton mari?

MADELEINE.

Oui, Mossieu.

BEAUBUISSON.

Vous êtes tous deux domestiques chez le beau-père?

MADELEINE.

Domestiques !... Non, Mossieu, nous sommes jardiniers.

BEAUBUISSON.

J'entends... j'entends; vous faites un peu de tout : tant mieux; j'espère que vous me servirez bien quand je serai de la maison. J'aurai soin de vous, soyez tranquilles; je vous promets ma protection.

MADELEINE *à part.*

Sa protection ! ah mon Dieu ! mon Dieu ! si mamselle Joséphine a un olibrius comme çà pour mari; à sa place, moi, j'sais bien c'que j'ferais... (*Haut.*) Mais voyez donc si not' homme viendra... (*Elle appelle avec impatience.*) Baptiste !

SCÈNE XII.

Les Mêmes, DORIVAL *sous le costume de Baptiste; un arrosoir à la main.*

DORIVAL *paraissant sur la porte.*

Baptiste ! Baptiste ! Eh ben, queuq'il y a, not' femme ? Est-ce que le feu est au village ?

MADELEINE *surprise.*

Que vois-je ?... Que signifie.... (*riant.*) Ah ! ah ! ah ! ah !

BEAUBUISSON.

Eh ! arrivez donc, monsieur Baptiste, on a bien de la peine à vous avoir.

DORIVAL *à Madeleine.*

Eh ben ! quand tu me r'garderas... Voyons, est-ce que tu n'es pas assez grande pour répondre à Mossieu ?

MADELEINE *riant.*

Ah! ah! ah! ah! ah!

DORIVAL.

Oh çà! sais-tu bien que j'vons nous fâcher pour tout d'bon, si tu m'ris comm' cà au nez.

MADELEINE *riant.*

Ah! ah! ah! ah! ah!

DORIVAL.

Ventreguenne! as-tu juré de m'pousser à bout? Va-t-en, ou j'te... (*Bas à Madeleine.*) Laissez-nous.

MADELEINE *comprenant.*

N' te fâche pas, mon p'tit homme, ne t' fâche pas. (*Elle lui donne de petits soufflets sur la joue.*) V'là que j' rentre.

DORIVAL.

A la bonne heure! dépêche-toi d' ranger la maison... que si Mossieu revenait, il ne trouve pas tout sens dessus dessous.

MADELEINE.

Oui, oui... (*A part.*) Oh! que je voudrais savoir... (*Elle rentre dans la maison.*)

SCÈNE XIII.

DORIVAL *sous le costume de Baptiste*, M. MACLOU DE BEAUBUISSON.

BEAUBUISSON.

Comment est-ce que M. Corbin est absent?

DORIVAL.

Oui, Mossieu, il est allé à Etampes.

BEAUBUISSON.

A Étampes! et j'en viens moi; quelle route a-t-il donc prise?

DORIVAL.

Dame! la grand' route que j' présume.

BEAUBUISSON.

Cela n'est pas possible! je l'aurais rencontré... est-ce qu'il est à pied?

DORIVAL.

Non, Mossieu... il a monté à c' matin dans le vérocifère d'Orléans.

BEAUBUISSON.

Moi, j'étais à cheval.

DORIVAL.

C'est que c'est aujourd'hui le marché d'Arpajon, voyez-vous, y a tant d'animaux sur c'te route, il ne vous aura point distingué.

BEAUBUISSON.

Ah! çà, mais je peux du moins parler à mademoiselle Corbin?

DORIVAL.

Non, Mossieur.

BEAUBUISSON.

Comment, non! je ne peux pas lui présenter mon hommage?

DORIVAL.

Non, Mossieu, vous n' pouvez point.

BEAUBUISSON.

Et pourquoi, je te prie?

DORIVAL.

Par la raison que Mamsell' est partie avec son père.

BEAUBUISSON.

Parbleu! c'est jouer de malheur! moi qui viens pour la voir à *flanc*-étrier.

DORIVAL.

Oui, vous avez du guignon.

BEAUBUISSON.

C'est que tu ne sais peut-être pas ce qui m'amène?

DORIVAL.

Oh! qu' si, Mossieu, j'ons vu ça du premier coup-d'œil.

BEAUBUISSON.

Qu'est-ce que tu as vu?

DORIVAL.

J'ons vu... dam!.. (*Il rit.*) Ça s' voit tout d' suite; il n' faut pas le demander, c'est peint sur votre figure.

BEAUBUISSON.

Sur ma figure?

DORIVAL *riant.*

Oui, vous v'nez pour être...

BEAUBUISSON.

Quoi?

DORIVAL *riant.*

J' nons pas besoin d' vous l' dire, puisque vous le savez mieux que moi.

BEAUBUISSON.

Tu vois donc que je viens pour faire ma cour à mademoiselle Joséphine ?

DORIVAL.

Oui... et puis pour être...

BEAUBUISSON.

Son mari.

DORIVAL.

Oui... et puis pour être...

BEAUBUISSON.

Tu devines juste, mon garçon... (*Riant.*) He ! he ! he !

DORIVAL.

Oh ! il y a bien d'aut' choses que j' devine, allez; et qui vous étonneraient ben si...

BEAUBUISSON.

Quoi donc encore ? explique-toi.

DORIVAL.

Ma fine non, ça ne me regarde point. Tant pis pour M. Corbin s'il jette comm' ça sa fille à la tête du monde.

BEAUBUISSON.

Que veux-tu dire ?

DORIVAL.

Oh ! rien..... Mais convenez entre nous que vous allez faire ben des malheureuses à Etampes.

BEAUBUISSON, *avec fatuité.*

Des malheureuses?

DORIVAL.

Allons, convenez-en... La petite fille du limonadier d' la comédie, par exemple ?

BEAUBUISSON, *étonné.*

D'où diable?...

DORIVAL.

Est-ce que j' vous ons pas vu vingt fois dans l' comptoir, à côté d'elle? Qu' vous ly faisiez des niches; qu' vous tiriez son aiguille quand alle travaillait ?

AIR : *Tu n'auras pas petit polisson.*

Finissez donc, monsieur Maclou,
Qu'all' vous disait tout' la journée,
Finissez donc sur le champ, ou
Je m'fâch' tout d'bon monsieu Maclou.

— Acceptez c'bouquet !
— Nenni, qu'all' disait,
Pas d'gest' s'il vous plaît.
Je m'gard' pour l'hyménée,
J'suis un' fill' bien née,
Et je vous f'rai voir
Que dans un comptoir
La vertu peut s'asseoir.

Ensemble.

DORIVAL.

Finissez donc, monsieur Maclou,
Qu'all' vous disait tout' la journée,
Finissez donc sur le champ, on
Je m'fâch' tout d'bon, monsieur Maclou.

BEAUBUISSON.

Triompher, et plaire partout,
J'en conviens, c'est ma destinée,
Mais je ne voudrais pas du tout
Qu'an cher bean-père il allât conter tout.

DORIVAL.

V'là qu'vons l'enjoliez,
Qu'vons la cajoliez;
Mais par un soufflet
S'terminait
L'tête à tête,
Puis all' s'écriait :
« Mon Dieu qu'vous êt's bête,
» Ennuyeux et laid. »
(*Allant auprès de Beaubuisson.*)
Tout ça n'est p't-êt' pas vrai ?

Ensemble.

DORIVAL.

Finissez donc, monsieur Maclou,
Qu'all' vous disait tont' la journée,
Finissez donc sur le champ, ou
Je m'fâch' tont d'bon, monsieur Maclou.

BEAUBUISSON.

Triompher, et plaire partout,
J'en conviens, c'est ma destinée,
Mais je ne voudrais pas du tont
Qu'an cher beau-père il allât conter tout.

BEAUBUISSON *riant.*

Tais-toi... tais-toi... ne va pas parler de ça ici.

DORIVAL.

Oh ! je n'ai garde.

BEAUBUISSON.

Mais tu vas donc bien souvent à Etampes ?

DORIVAL.

J' crais ben. On n' voit que moi, les jours de marché.....

Dites donc, et c'te jolie petite comédienne pour qui qu' vous avez acheté une fois tout mon panier de fleurs?

BEAUBUISSON, *surpris.*

Comment? c'est à toi que j'ai acheté...

DORIVAL.

Eh! oui, vous savez ben... j'ons porté les fleurs chez elle, de votre part.

BEAUBUISSON.

C'est singulier! Mais aussi je me disais : voilà un drôle dont la figure...

DORIVAL, *riant.*

N'est-ce pas? c' que c'est que l'hasard! Vous n' comptiez guère me retrouver chez mossieu Corbin?... All' était ma fine ben gentille, c'te petite comédienne.

AIR du *Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Sans parler ici d'sa beauté
Elle a, si j'en crois c'qu'on répète...

BEAUBUISSON.

L'esprit d'une ingénuité
Et la candeur d'une coquette;
Cette actrice dont les talens
Charmaient les juges difficiles,
Jouait les travestissemens.

DORIVAL *avec malice.*

J'croyais qu'all' jouait les imbécilles.

BEAUBUISSON.

Quelquefois : dans la *Chercheuse d'Esprit*, par exemple.

DORIVAL.

All' avait l'air d' ben vous aimer toujours.

BEAUBUISSON, *riant.*

Elle était folle de moi; mais motus encore une fois.

DORIVAL.

Elle était si contente, qu'elle m'a donné un écu de cinquante-cinq sols pour boire... J' m'en souviendrai toujours.

BEAUBUISSON.

Tiens en voilà deux, pour ne plus penser à toutes ces folies de ma jeunesse.

DORIVAL.

Vous êtes ben honnête, Mossieu, vous pouvez t'être sûr que je ne souffleraï le mot.

BEAUBUSION.

Je l'espère.

DORIVAL.

C'est vrai que si mossieu Corbin, connaissait toutes vos p'tites fredaines, il n' vous baillerait points a fille, dà.

BEAUBUISSON.

C'est possible.

DORIVAL.

Dites donc.... n'faudra pas non plus lui parler de c't'aventure?...

BEAUBUISSON.

Quelle aventure?....

DORIVAL.

C't'aventure... au sujet d'une dame qui v'nait d'Paris, et qu' est descendue avec un jeune homme... à l'auberge des Trois Rois.

BEAUBUISSON.

Ah! oui, oui.... Mais où diable as-tu appris?...

DORIVAL.

Bah!... je suis comme les furêts, moi, je m'glisse partout. J'étais là... quand l'jeune homme à la dame, vous a donné un soufflet.

BEAUBUISSON.

Un soufflet! Ce n'était pas un soufflet d'abord....

DORIVAL.

Ça y ressemblait ben toujours. Vous lui avez joliment répondu, tout d'même.

BEAUBUISSON.

Je le crois, parbleu, bien! Le lendemain son affaire était bonne, va....

DORIVAL.

Vous vous êtes battus?

BEAUBUISSON.

Hors la ville et sans témoins. Du premier coup, je l'ai laissé sur le pré...

DORIVAL.

Oh! oh! c'est donc ça que je l'ai rencontré l'aut' jour, qui m'a demandé d'vos nouvelles.

BEAUBUISSON *à part.*

Ce maraud-là est incroyable! Il sait tout.

DORIVAL.

AIR d'une *Allemande de Mozart.*

Mais comptez sur mon silence,
Il faut ici d'la prudence
J'crois avoir d'l'intelligence,
Et j'vous l'f'rai ben voir;

A not' maît' tantôt
Loin d'dir' vot' histoir' véritable,
J'lui dirai plutôt :
Vot' gendr' a tout c'qui faut.
C'est un homm' capable,
Et ben agréable ;
Bref pour vous servir
J'vas joliment mentir.

Ensemble.

DORIVAL.

Mais comptez sur mon silence,
Il faut ici d'la prudence,
J'crois avoir d'l'intelligence,
Et j'vous l'f'rai ben voir.

BEAUBUISSON.

Oui, je crois à ta prudence,
Si tu gardes le silence,
Sur une autre récompense
Compte dès ce soir.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, MADEDEINE.

MADELEINE *accourant.*

(*Suite du même air.*)

(*A Dorival.*) Quitt'ras-tu c'jardin ?
Un' dam' en équipage arrive
D'mande mossieu Corbin,
J'dis qu'il n'y est pas... soudain
C'te dam' qu'est très-vive
Dit : faut que j'y écrive.
Port' lui donc pour ça
Encre et plume,

DORIVAL.

On y va.

Ensemble.

DORIVAL, *s'approchant de Beaubuisson et lui versant de l'eau sur les jambes avec son arrosoir.*

Mais comptez sur mon silence,
Il faut ici d'la prudence,
J'crois avoir d'l'intelligence,
Et j'vous l'f'rai ben voir.

BEAUBUISSON.

Oui, je crois à ta prudence,
Si tu gardes le silence,
Sur une autre récompense
Compte dès ce soir.

MADELEINE *regardant Dorival qui sort lentement.*

Voyez donc c'te nonchalance,
Est-ce comm' ça q'l'ouvrage avance ?
Ça jas'rait, sans ma prudence,
Du matin au soir.

(*Madeleine va pour suivre Dorival, Beaubuisson la retient par sa jupe.*)

SCÈNE XV.

BEAUBUISSON, MADELEINE.

BEAUBUISSON.

Dis donc, Madeleine, qu'est-ce qué c'est que cette dame?

MADELEINE.

Est-ce que j'sais, moi; Mais faut qu'all' soit ben riche tout d'même: car ell' a un bieau carrosse, et des grands laquais vêtus comme des milords.

BEAUBUISSON.

Elle voudrait peut-être acheter la campagne de M. Corbin?

MADELEINE.

C'est possible... mais vous m'faites perdre mon temps. (*Elle remonte la scène.*)

BEAUBUISSON

Écoute donc un moment.

MADELEINE.

Eh ben après?

BEAUBUISSON.

C'est que pour tuer le temps, vois-tu, en attendant le beau-père je n'aurais pas été fâché de tenir compagnie à cette dame, moi... la galanterie française.....

MADELEINE *sort en courant.*

Eh ben, j'lui dirai qu'vous voulez tuer le temps avec elle, comptez là-dessus.

BEAUBUISSON *courant après elle.*

Ne va pas faire une bêtise comme celle-là, Madeleine entends-tu? (*Madeleine sort.*)

SCÈNE XVI.

BEAUBUISSON, DUPRÉ (*arrivant par la grille.*)

DUPRÉ *à part.*

Quel est donc ce Monsieur si familier avec les domestiques de la maison?

BEAUBUISSON *se croyant seul.*

Ces gens de campagne sont d'une maladresse!...

DUPRÉ *à part.*

Je n'ai pu tenir à mon impatience, et d'après l'espoir que m'a donné M. Corbin...

BEAUBUISSON *se croyant seul.*

Ce sera pourtant fort désagréable, si je suis obligé de m'en retourner sans avoir vu la petite Joséphine.

DUPRÉ *qui écoute.*

La petite Joséphine!.. (*il s'avance*) Pardon, Monsieur, mais vous parliez ici de mademoiselle Joséphine.... est-ce que par hasard vous seriez..?

BEAUBUISSON *un peu surpris de l'apparition de Dupré, et de sa question.*

Maclou de Beaubuisson.

DUPRÉ *à part.*

Qu'entends-je?

BEAUBUISSON.

Vous avez l'air étonné, Monsieur!

DUPRÉ.

Je le suis en effet, Monsieur, de vous rencontrer ici.

BEAUBUISSON.

Vraiment ?

AIR : *Pourtant je voudrais bien. (Des Gardes marine.)*

Monsieur, si je puis m'y connaître,
Est cousin, neveu du patron ?

DUPRÉ.

Un titre plus cher va peut-être
M'attacher à cette maison.
Le père et son aimable fille
Ne peuvent encor me compter
Dans leur famille ;
Mais j'ose me flatter
Du doux espoir de l'augmenter.

BEAUBUISSON *à part.*

De l'augmenter!.. (*haut*) Permettez, Monsieur, je n'entends pas : ayez la bonté de vous expliquer un peu plus catégoriquement vous êtes....

DUPRÉ.

Je suis Dupré le fils du notaire de Boissy.

BEAUBUISSON *d'un ton méprisant.*

Dupré de Boissy... je ne connais pas ça...

DUPRÉ *appuyant, comme s'il parlait à un sourd.*

En ce cas, je vais vous répéter *ça*, Monsieur. Je suis Charles Dupré... J'aime Mlle. Joséphine, j'en suis aimé... *ça* est assez clair, je crois; j'en ai fait l'aveu ce matin à son père qui a daigné encourager mon amour; et si *ça* dérange vos projets de fortune, j'en suis fâché; mais j'ai des préten-

tions plus légitimes que les vôtres, et je n'en rabattrai pas ça, entendez-vous maintenant, monsieur ?

BEAUBUISSON *un peu étourdi de la riposte.*

Je commence à comprendre.. vous êtes, ce qu'on appelle, en terme technique, un rival.

DUPRÉ.

Oui, Monsieur, un rival, et qui ne souffrira pas...

BEAUBUISSON *avec ironie.*

AIR *du Vaudeville de la Petite Gouvernante.*

Suivant les traces de son père,
Monsieur doit être en ce moment
Clerc d'avoué, clerc de notaire?

DUPRÈ.

Cela vaut mieux que d'être un insolent.
A cet état cessez de faire injure,
De grands auteurs ont ainsi commencé.
Et du fond d'une étude obscure,
Plus d'un héros s'est élancé.

BEAUBUISSON.

Permettez... permettez... vous vous échauffez...

DUPRÉ.

C'est que vous le prenez sur un ton....

BEAUBUISSON.

Parlons sans nous emporter.. que diable, s'il fallait se couper la gorge pour un mot... Vous ne savez peut-être pas, d'ailleurs que vous avez affaire à un homme qui a tiré le pistolet chez Lepage... et qui abat une poupée à ving-cinq pas ?

DUPRÉ.

Et moi, Monsieur, j'abats mon homme à cinquante.

BEAUBUISSON.

Diable, diable! vous tirez bien... mais pour en revenir à ce que nous disions : si le papa Corbin vous a fait des promesses, c'était pour se moquer de vous.

DUPRÉ.

Pour se moquer de moi!

BEAUBUISSON.

Permettez, c'est une façon de parler. Mais tenez, lisez ce qu'il a écrit, il n'y a pas plus de trois jours, à mon oncle *Boudard*, le percepteur d'Étampes... lisez, je vous en prie, pour votre satisfaction. (*Il lui donne une lettre,*)

DUPRÉ, *après avoir lu bas.*

Se peut-il ?

BEAUBUISSON.

Vous voyez que je n'en n'impose pas. Je vous dirai plus :

c'est que pendant que le beau-père est allé à Etampes, pour la première entrevue; moi, qui connais les bienséances, je suis venu ici pour lui présenter mes devoirs.

DUPRÉ *interdit.*

Je vous avoue, Monsieur, que ce départ précipité me confond... Ce matin, à cette place même, je lui ai parlé encore, et rien n'annonçait qu'il eût le dessein de me tromper.

BEAUBUISSON *riant.*

C'est cependant une mystification, mon cher; c'en est une, ou je ne m'y connais pas... et je m'y connais, je vous prie de le croire.

DUPRÉ.

C'est ce que nous verrons, Monsieur... Comment annoncer à mon père...

BEAUBUISSON.

S'il a rédigé le contrat, il en sera pour son papier timbré.

DUPRÉ.

Quoi! vous croyez que M. Corbin?..

BEAUBUISSON.

AIR: *Nous verrons à ce qu'il dit.* (*De Bancelin.*)

Connaissant
Et redoutant
Votre amoureuse étourderie
Il vous aura prudemment
Flatté de son consentement.

DUPRÈ.

Je doute toujours
Qu'il ait eu recours
A cette perfidie,
Mais je le verrai,
Je le presserai.....

BEAUBUISSON *à part.*

Et moi, j'épouserai.

Ensemble.

BEAUBUISSON.

Connaissant et redoutant
Votre amoureuse étourderie,
Il vous aura prudemment
Flatté de son consentement.

DUPRÈ.

Mais jusques à ce moment,
A sa promesse je me fie;
Il ne m'a pas vainement
Flatté de son consentement. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

BEAUBUISSON, MADELEINE *accourant.*

BEAUBUISSON.

Le pauvre jeune homme est bien désappointé.

MADELEINE.

Ah ! dites donc, Mossieu, j'ai fait vot' commission. J'ai dit com' ça à c'te Dame que vous vouliez tuer le temps avec elle... All' vous cherche partout.

BEAUBUISSON.

Par exemple, Madeleine, tu es bien bavarde, c'est une plaisanterie que je faisais.

MADELEINE.

La v'là qui vient par ici.

BEAUBUISSON.

Que diable veux-tu que je lui dise ?

SCÈNE XVIII.

MADELEINE, BEAUBUISSON, DORIVAL, *sous le costume d'une dame anglaise,* BAPTISTE, *déguisé en jokey anglais.*

DORIVAL *sortant de la maison, dit tout bas à Baptiste.*

A tout ce que je vous demanderai, n'oubliez pas de répondre seulement *yes.*

BAPTISTE.

Oui, Monsieur... (*Il se reprend.*) Yes, yes, Madame.

BEAUBUISSON *la lorgnant, dit à part.*

A sa démarche, à son air, je parierais que c'est une *Lady.*

DORIVAL, *à Baptiste.*

Jones?.. *What o clock is it?*

BAPTISTE.

Yes.

DORIVAL *bas.*

C'est bien... (*Haut à Madeleine.*) Médéme le jardinière ?

MADELEINE.

Madame la milady.

DORIVAL.

Où était-il la jeune cavalier franchése qui voulait me tenir compegni?

MADELEINE.

Madame... la milady... (*Bas à Beaubuisson.*) Qu'est-ce qu'elle demande?

BEAUBUISSON, *bas à Madeleine.*

Je sais... je sais... je connais sa langue, je vas lui répondre. (*Haut, et s'avançant vers Dorival avec de grands saluts.*) Madame, c'est moi qui ai pris la liberté...

DORIVAL.

Ah! c'était vous, Messer... (*Elle lui fait une profonde révérence.*

BEAUBUISSON.

Oui, Milady, j'ai pensé qu'en attendant M. Corbin...

DORIVAL.

Messer Corbinne? vous étiez son fils... no'

BEAUBUISSON.

Son fils? non, M. Corbin n'a point de fils; il n'a qu'une fille, et ce n'est pas moi. Je dois être son gendre.

DORIVAL.

Vous la gendre à messer Corbinne?..

BEAUBUISSON.

Yes, Milady. (*A Madeleine.*) Tu vois que je sais l'anglais.

DORIVAL.

Ah! je suis enchantée beaucoup!.. je venais tout justement ponr parler à la gendre futur de messer Corbinne.

BEAUBUISSON.

C'est à moi, Milady, que vous vouliez parler?

DORIVAL.

C'éttaitte vous qui vous appelez messer Meclo de Bel-buissonne?

BEAUBUISION.

Maclou de Beaubuisson... moi-même..

DORIVAL.

Ah! jé une homme... si vous saviez la grande secret que j'ai à vous dire.

BEAUBUISSON.

Un grand secret! à moi?

DORIVAL, *en confidence.*

Jé voulais rester dans lé tette à tette avec vous... (*Haut.*) Jones?

BAPTISTE.

Madame... (*Il se reprend.*) Yes ?

DORIVAL, *à Baptiste.*

Jones... allez à Arpajonne; vous direz à mon équipage de se tenir prête ; je partirai dans une heure.

BAPTISTE.

Yes. (*Il s'en va lentement et lourdement.*)

BEAUBUISSON.

Madeleine,.... cette dame désire être seule avec moi..... laisse-nous.

MADELEIE.

Oui, Mossieu. (*Elle court après Baptiste en disant*) Attendez, attendez mossieu Jaune, J' vas vous mettre dans vot' chemin.

BAPTISTE, *à sa femme.*

Yes...

MADELEINE, *riant, dit bas à son mari.*

Oh ! qu' tas l'air drôle comm' ça not' homme !

BAPTISTE.

Yes... Tais toi.

(*Baptiste et Madeleine vont pour sortir par la grille ; mais voyant qu'on ne les regarde pas, ils rentrent dans la maison.*

SCÈNE XIX.

DORIVAL, MACLOU DE BEAUBUISSON.

BEAUBUISSON.

Nous sommes seuls, Madame, il me tarde d'apprendre ce secret?

DORIVAL.

Je voudrais mé asseoir.

BEAUBUISSON, *court prendre une chaise du jardin et la lui offre.*

Milady...

DORIVAL.

I thank you sir... Je voulais que vous soyez assise toute de même.

BEAUBUISSON.

Milady, je serai très-bien debout, pour vous écouter.

DORIVAL.

No' no'.... Vous assise toute de même.

BEAUBUISSON.

Vous le voulez absolument.... C'est moins pour m'asseoir que pour vous obéir.....

(*Il prend une chaise et s'assied très-près de Dorival.*

DORIVAL.

Non, approchez-vous, plus loin (*il s'éloigne un peu*) encore plus loin : La décence anglaise il exigeait cette chose.

BEAUBUISSON.

Madame.... (*il s'avance*).

DORIVAL, *faisant un grand soupir.*

Ah!

BEAUBUISSON.

Vous soupirez, Milady!

DORIVAL.

Jé avais grandement sujet de sopirer...

BEAUBUISSON.

Vous avez donc quelque chagrin?

DORIVAL.

Ah!... des chegrennes... beaucoup!... Vous étiez impatiente, je vois, de connaître ce qui me amène... Il faut, Messer, que je conte à vous le histoire des aventures de ma vie... c'éttaitte une roman.

BEAUBUISSON.

Je n'en doute point... les dames anglaises sont, dit-on, très-romantiques.

DORIVAL.

Figurez-vous d'abord, que je avais reçu de la néture, une caractère vive, impétiése! mais tendre beaucoup! passionné très-fortement; vous comprendréz bien. (*Chaque fois qu'elle dit ce dernier mot, elle frappe sur le bras de Beaubuisson.*)

BEAUBUISSON.

Oui, oui... Madame... vous êtes tendre et passionnée, j'entends.

DORIVAL.

A quinze ans, je avais épousé le lord *Biffectonne*, et je étais véve à seize avec un fortune très-confortable.. Ah! messer Belbuissonne! c'était une bien triste état que l'état de véve...

BEAUBUISSON.

Je conçois qu'à cet âge-là... surtout quand on est jolie comme vous...

DORIVAL.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Après ces malheurs précoces,
Au lord Malborough enfin
J'avais, en secondes noces,
Donné mon cœur et ma main (*bis*).
Mais fatale destinée
Que je devais pleurer fort (*bis*);
Hélas, au bout d'une année,
Messer Malboroug est mort.

(Il pleure sur la ritournelle.)

Et je étais encore véve à vingt-ans, avec une fortune encore plus gros... Vous comprendréz bien.

BEAUBUISSON.

Oui, Madame... la mort de M. de Malbrouk vous a rendue encore plus riche que vous ne l'étiez.

DORIVAL.

C'ét aitte là, tout justement la cause de mes infortunes... Je voyageai dans le France pour voir le bel pays à vous... Écoutez bien, messer Belbuissonne. (*Elle lui donne un coup de poing sur le bras.*)

BEAUBUISSON *reculant un peu.*

Madame, je suis tout oreilles.

DORIVAL.

En voyageant, j'ai rencontré beaucoup de cavaliers francheses qui voulaient m'épouser.

BEAUBUISSON.

Cela ne m'étonne pas.

DORIVAL.

Il en était une surtout... qui était une bel homme... grande... cinq pieds avec huit pouces, et de grandes moustaches qu'il avait des manières fort agréables!... il chantait, il dansait comme un zéphir.

BEAUBUISSON.

Il vous a plu, sans doute.

DORIVAL.

C'est-à-dire, il m'aurait assez plû, parce que j'aime beaucoup le chant, le danse, et les grandes moustaches... Ce sont des petits talens de société qui amusaient toujours... Chantez-vous messer de Belbuissonne?

BEAUBUISSON.

Non Milady ce n'est pas là mon fort.

DORIVAL.

Oh tant-pis; vous étiez privé d'une grande plaisir; car les romances.. les romances anglaises surtout!.ils étaient si lamentables!... quand on a le cœur sensible, je suis sûre que si je vous chantais un petit roman anglaise, vous pleureriez tout de suite.

BEAUBUISSON.

Milady, je serai charmé de vous entendre.

DORIVAL.

Écoutez... c'était un air... oh! un air du plus fameux compositeur de l'Angleterre; on le appelait le petit Rossini de la Grande Bretagne.

BEAUBUSSON.

Diable! voyons.

DORIVAL *chante.*

Ancienne romance écossaise.

Should auld acquintance by forgot
And never brought to mind
Schould auld acquintance by forgot
And days of lang syne
For auld lang syne,
Mi dear for auld lang syne.
Co'eff tak a cap o' kind-nessy et
For auld lang syne.

And' sure ly co'eff-be-your
Pint-stoup as sure astll be mine
And co'ell tak a right guid
Co'elli e' waught,
For auld land syne
Mi dear for auld lang syne,
Coeff tak a cap o'kind-nessy et
For auld lang syne.

BEAUBUISSON.

En effet, Milady, cela porte à l'âme... Eh bien pour en revenir à cet aimable cavalier, vous ne l'avez pas épousé?

DORIVAL.

Oh! non; j'ai vu tout de suite qu'il n'avait envie de moi que pour mon argent.

BEAUBUISSON.

Cela n'est pas très-délicat. Il paraît, Milady, qu'il est fort difficile de toucher votre cœur.

DORIVAL.

Non pas très-difficile dutout, je vous assure, car je me

laissais prendre comme un enfant... à l'hameçonne de l'amour.

BEAUBUISSON.

A....

DORIVAL.

L'hameçonnne...

BEAUBUISSON.

L'hameçonne... ah! l'hameçon, le piége de l'amour?

DORIVAL.

Oui. J'avais enfin rencontré un jeune homme qu'il était très-bien à ma fantaisie... Ah! comme je l'aimais! je le trouvais charmante... il était plein d'esprit et d'emébilité, mais que le mine il étaitte trompeur!

BEAUBUISSON.

Vous eûtes donc encore à vous plaindre de lui?

DORIVAL *pleurant.*

Je vous en faisais juge vous-même, Messer... pendant qu'il me jurait qu'il me adorait, il jurait toutte le même chose à un petit fille dont il a tourné le tête.

BEAUBUISSON.

C'est fort mal.

DORIVAL.

Jé avais surpris le correspondance de la jeune homme avec le petit fille.

BEAUBUISSON.

Alors vous connaissez votre rivale?

DORIVAL.

Jé çonnais sans avoir vu... le petit fille, il se nomme Joséphine.

BEAUBUISSON.

Joséphine!

DORIVAL.

Oui; et la père au petit fille, c'étaitte messer Corbinne.

BEAUBUISSON.

Monsieur Corbin!... Mais, Madame, comment donc appellez-vous le perfide qui vous a trompée?

DORIVAL.

La perfide, il se nommait Dupré.

BEAUBUISSON.

Dupré! qu'entends-je?

DORIVAL.

Et c'étaitte la raisonne pourquoi je suis venue ici tout expressement.

BEAUBUISSON *vivement.*

Et vous avez la preuve ?

DORIVAL.

Le preuve? je le tienne dans le main. (*Il lui montre une lettre.*)

BEAUBUISSON.

Une lettre?

DORIVAL.

Une lettre du petit fille que jé avais arrêtée dans le poste de Arpajonne, voyez plutôtte.... (*Il lui montre la suscription de la lettre.*)

BEAUBUISSON *la lisant.*

A monsieur, monsieur Dupré fils, à Boissy-le-Sec. Oh! oh! et que dit cette lettre?

DORIVAL.

Oh ! il disait des choses affreuses.

BEAUBUISSON.

Voyons, voyons. (*Dorival lui donne la lettre.*) (*Lisant.*) « Mon cher Dupré, je ne puis vous exprimer tout le cha- » grin que j'éprouve. Mon père veut me marier à un sot. (*Avec surprise et indignation.*) A un sot!

DORIVAL *montrant le mot.*

Il y avait bien là, sot n'est-ce pas? s...o...t...

BEAUBUISSON.

Sot... oui, oui; et d'où diable me connaît-elle?.. elle ne m'a jamais vu. (*Il continue de lire.*) » A un sot qui se fait » appeler Maclou de Beaubuisson.

DORIVAL.

Il est bien certain que le sot, c'était vous.

BEAUBUISSON.

Oh ! c'est bien moi... il n'y a pas de doute; c'est abominable. (*Il continue de lire.*) » Si vous m'aimez comme vous » me l'avez juré tant de fois...

DORIVAL.

Tant de fois... le traître.

BEAUBUISSON *lisant.*

» Hâtez-vous de rompre ce mariage... (*Avec colère.*) C'est nous qui déjouerons leurs manœuvres.

DORIVAL.

Oui, oui, il fallait nous venger touttes les deux. Vous du petit fille, et moi de la jeune homme.

BEAUBUISSON.

Je ne sais de quoi je suis capable dans la colère où m'a mis cette insolente lettre.

DORIVAL.

Je donnerais tout ce que j'ai, pour trouver un homme braive, courageux...

BEAUBUISSON, *vivement.*

Et moi aussi.

DORIVAL.

Ecoutez une idée excellent qui vient à moi. Chergez-vous d'eppeler la jeune homme en duel.

BEAUBUISSON.

En ?..

DORIVAL.

En duel.

BEAUBUISSON.

En duel !

DORIVAL.

Yes, et pendant que vous le tuerez... avec l'épée... ou à la pistolette... je me chargerai moi, de arracher les yeux au petit fille.

BEAUBUISSON.

Milady...

DORIVAL.

Vous avez peur.

BEAUBUISSON.

Milady... j'ai prouvé dans l'occasion.

DORIVAL.

Allons, vous avez per, vous êtes un poltron... convenez ?

BEAUBUISSON, *à part.*

Que diable de proposition me fait-elle-là ?

DORIVAL.

Eh ! bien... c'ettaite moi, qui me vengerais toute seule.

BEAUBUISSON.

Milady...

DORIVAL.

No, no, c'était pas la première fois que j'ai battu... (*Elle fait le geste de tirer l'épée.*)

BEAUBUISSON, *à part.*

Quelle femme!

DORIVAL.

Jé exigeais seulement que vous servirez à moi de témoinne.

BEAUBUISSON, *à part.*

Servir de témoin à une femme qui se bat... (*Haut.*) Milady, cela n'est pas proposable... mais sans recourir à des moyens aussi violens, ne peut-on pas écrire à M. Corbin? lui dévoiler toute cette intrigue... et le prévenir des engagemens sacrés que le jeune Dupré a contractés avec vous?

DORIVAL.

Ah! jé entends... par cette moyen, le pépé Corbinne il sera en fureur... il chassera le Dupré..

BEAUBUISSON.

Et de deux prétendans, mademoiselle Joséphine n'en n'épousera aucun.

DORIVAL.

Oh! oui... elle sera bien punitte... écrivonne... écrivonne toute de suite. Dites bien clairement à messer Corbinne que vous ne voulez point de sa fille.

BEAUBUISSON, *se mettant à la table.*

Oh! laissez-moi faire.... vous allez voir.

DORIVAL, *il dicte.*

Je vais vous dicter.... « Messer Corbinne, votre fille il » était une impertinent.

BEAUBUISSON.

Oh! impertinente!... L'expression est un peu trop...

DORIVAL.

Non, non... Il faut frapper fort... Ecrivez impertinent.

BEAUBUISSON, *écrivant.*

Allons....
» Et si vous avez eu la pensée de m'avoir pour votre gendre,
» je vous déclare, moi, que je ne serai point assez sot... (*en*
» *grosses lettres*) pour devenir...

DORIVAL.

» Pour devenir un Georges Dandin.

BEAUBUISSON, *écrivant.*

» Connaissez mieux la famille des Beaubuisson, et sachez » qu'elle n'est point faite pour être vouée au ridicule...

DORIVAL, *le pressant d'achever.*

» Avec lequel j'ai l'honneur d'être...

BEAUBUISSON, *écrivant.*

» Votre très-humble, etc., etc. »

DORIVAL, *voulant prendre la lettre.*

C'étaitte tout ce qu'il fallait.

BEAUBUISSON.

Attendez donc que je signe... (*il signe*) là, avec mon grand paraphe.

SCÈNE XX.

Les mêmes, MADELEINE.

MADELEINE, *accourant toute essouflée.*

Monsieur.... Madame-..

BEAUBUISSON.

Eh bien?... quoi, qu'est-ee !

MADELEINE.

Tout à l'heure, je r'gardions la haut par c'te feuêtre qui donne sur la grand' route, j'ons vu venir de loin une petite voiture d'Etampes et not' maît' en lapin, avec son chapeau à cornes.

BEAUBUISON.

Monsieur Corbin !... tant mieux.

DORIVAL, *à Beaubuisson,*

Donnez le lettre, donnez.... Je me charge de remettre à lui.

BEAUBUISSON.

Bon ! bon ! c'est çà.... et vous lui expliquerez de vive voix.

DORIVAL.

Je dirai toutte, toutte... (*Bas à Madeleine.*) Remettez

cette lettre à votre maître (*à Beaubuisson*). Pertez, pertez vîte... Allez m'attendre à Arpéjonne, dans le auberge de la Grande Cerf, et je rejoindrai vous bientôt pour apprendre...

BEAUBUISSON.

Le résultat de cette conférence; c'est convenu... Je rebride mon cheval; je pars... Arpajon... Au Grand Cerf. (*Il prend la main de Dorival qu'il couvre de baisers.*)

DORIVAL *lui donne un coup d'éventail sur la tête et dit*:

Quest-ce que vous faites donc, petite brutal, vous prenez des libertés qu'ils ne sont pas permis chez les dames anglaises.

MADELEINE.

V'là M. Corbin qui revient.

DORIVAL.

Monsieur Corbin!... Goddem!... (*Il prend ses jupes à la main, et se sauve dans la maison.*)

SCÈNE XXI.

MADELEINE, M. CORBIN.

M. CORBIN *à la grille, et tenant une petite valise.*

Madeleine!... venez donc... prenez cette valise, et reportez-là dans ma chambre.

MADELEINE.

Comment? vous revoilà déjà Mossieu?... Et Mamselle, où est-elle donc?

M. CORBIN.

Je l'ai laissée chez sa tante.

MADELEINE.

Je m'doute bien qu'vous n'avez pas trouvé mossieu de Beaubuisson à Étampes?

M. CORBIN.

Non... mais c'est égal; je suis bien aise de t'annoncer, Madeleine, que le mariage de ma fille est à peu-près décidé. M. de Beaubuisson est un fort bon parti.

MADELEINE.

Un fort bon parti... Non Monsieur.

AIR: *Sortez à l'instant, sortez* (du Château de mon Oncle.)

C'est trop de timidité,
Faut vous dir' la vérité.

(*A Corbin.*) C'Beaubuisson
Dans l'canton
Peut chercher un autre tendron.
Mamsell' n'veut pas de c't époux,
Car ell' ferait, voyez-vous,
En l'prenant,
Le tourment
D'un amant tendre et constant.

M. CORBIN.

J'en apprends de belles ?

MADELEINE.

Ést-c' que les demoiselles
Peuv't toujours
Dans l's amours
Consulter l'auteur d' leux jours ?
C'lui qui sait nous plaire,
C'est l' fils du notaire,
M'sien Dupré,
Qu'à not' gré
J' trouvons...

M. CORBIN, *à Madeleine.*

Tais-toi.

MADELEINE.

J' parlerai.

MADELEINE.

Ensemble.

C'est trop de timidité,
Faut vous dir' la vérité,
C' Beaubuisson,
Dans l' canton
Peut chercher un ant' tendron.
Mamsell' n' veut pas de c't époux;
Car all' ferait, voyez-vous,
En l' prenant
Le tourment
D'un amant tendre et constant.

M. CORBIN.

C'est trop de témérité !
Braver mon autorité !
Ecoutez,
Respectez
Mes suprêmes volontés.
Sans l'aven de ses parens,
Accueille-t-on les galans ?
Les enfans
Franchement
Sont nés pour notre tourment.

MADELEINE.

Puisque v'là le grand mot lâché, j'vous dirai que mossieu de Beaubuisson est venu ici; qu'il vous a attendu deux

heures; et que ne vous voyant pas revenir, il a écrit cette lettre qu'il ma chargé de vous donner.

M. CORBIN *prenant la lettre.*

Une lettre de mon gendre futur... (*Tout en parlant il cherche ses lunettes.*) Eh bien! mes lunettes... ah! les voici... (*Il lit.*) « Monsieur, votre fille est une impertinente. »

MADELEINE *à M. Corbin.*

Eh ben! est-il poli vot' gendre?

M. CORBIN. (*Il achève de lire tout bas; et a mesure qu'il lit, son indignation redouble.*)

Cela n'est pas possible.

SCÈNE XXII.

Les Mêmes, M. DE BEAUBUISSON.

BEAUBUISSON *de loin et criant.*

La maudite maison!... elle est ensorcelée, je crois. (*Il appelle Baptiste; aperçoit Madeleine et court à elle.*) Ah! Madeleine... conçois-tu rien à cela? voilà deux heures que je me bats avec mon cheval pour le faire sortir de l'écurie, impossible d'en venir à bout.

MADELEINE *riant.*

Ah! ah! ah! ah! il paraît qu'il s'y trouve bien.

BEAUBUISSON.

Tu ris... je ne suis pas d'humeur à plaisanter; je devrais être déjà bien loin... Où est ton mari? qu'il vienne me donner un coup de main... (*Il va près de la maison.*) Baptiste!

M. CORBIN *à Madeleine.*

Quel est ce Monsieur?

MADELEINE *riant.*

C'est lui... c'est mossieu de Beaubuisson.

M. CORBIN.

Vraiment... (*Il va à lui en colère.*) Monsieur...

BEAUBUISSON *croyant qu'il s'offre pour l'aider.*)

Merci, merci... Bonhomme; vous ne pourriez pas...

M. CORBIN.

Bonhomme!

BEAUBUISSON *avec impatience, près de la porte.*

Baptiste!... viendras-tu?

SCÈNE XXIII.

Les Mêmes, BAPTISTE.

BAPTISE *accourant.*

Queuq'y a encore de nouveau; Mossieu, me voilà.

BEAUBUISSON *le regardant avec surprise.*

Te... tu te nommes Baptiste toi?

BAPTISTE *souriant.*

La drôle de question!

MADELEINE.

Eh! oui, c'est Baptiste... Qu'est qu'il a donc?

BEAUBUISSON.

Le jardinier de monsieur Corbin?.... laissez-moi donc tranquille... (*Il indique du geste que Baptiste est bien plus maigre.*)

MADELEINE.

Oui, Baptiste, not' homme quoi!

M. CORBIN, *d'un ton de colère.*

Et moi, Monsieur...

BEAUBUISSON.

Vous, c'est différent, je ne vous connais pas... mais c'est ce drôle qui veut me faire accroire...

BAPTISTE.

Pardienne je suis bien *moi*, quand l' diantre y serait; et j'vous r'emets ben aussi, mossieu de Beaubuisson.... A telle enseigne que vous m'avez baillé tantôt ces deux écus de cent sols, pour n' pas conter à not' maître toutes les petites fredaines que vous avez faites à Etampes.

BEAUBUISSON.

Tais-toi... tais-toi.

BAPTISTE *très-haut.*

Vous savez ben c'te belle limonadière..... et c'te p'tite comédienne.

BEAUBUISSON.

Veux-tu te taire?

BAPTISTE.

Et c't'autre bell'dame de Paris, pour qui qu'vous avez reçu un coup de poing, en manière de soufflet.

BEAUBUISSON, *le poussant.*

Imbécille on ne te demande pas tout ceia.

M. CORBIN,

Si parbleu! Je veux qu'il dise tout... Il paraît, monsieur, qu'on m'a grandement trompé sur votre compte.

BEAUBUISSON, *à Corbin.*

Plaît-il? Est-ce que tout ceci vous regarde, mon brave homme?

M. CORBIN.

Si cela me regarde! J'allais faire une étrange sottise en vous donnant ma fille.

BEAUBUISSON.

Votre... Ah! vous êtes...

M. CORBIN.

Non, non... Je ne suis plus votre dupe.

BEAUBUISSON.

En ce cas je serai encore bien moins la vôtre; car je suppose que milady Malborouck vous a mis dans la confidence des petites intrigues du jeune Dupré avec Mlle. Joséphine.

TOUS.

Milady Malborouck.

M. CORBIN *s'avançant vers Beaubuisson.*

Que parlez-vous d'intrigues, Monsieur?

BEAUBUISSON.

Ce n'est pas moi qui parle; je vous prie de le croire; c'est cette riche dame anglaise qui est arrivée ici en équipage avec son jokey.

M. CORBIN.

Baptiste! Madeleine! répondez; est-il venu quelqu'un dans mon absence?

MADELEINE.

Oui, not' maître... un voyageur ben poli, ben honnête... qui a d'mandé la parmission de se r'poser chez vous; et q'sur sa bonn' mine nous n'avons pas osé refuser. *(Sur la fin de cette scène, Dorival, sous son premier costume, sort de la maison, et Dupré paraît en même temps à la grille du fond; Dorival court à lui; explique toute l'intrigue qu'il a conduite à son insçu pour lui faire épouser la fille de M. Corbin.)*

M. CORBIN.

Et où est-il seMonsieur?

MADELEINE.

Ma fine, t'nez, le v'là not' maître, avec M. Dupré.

SCÈNE XXIV ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, DORIVAL *sous le costume avec lequel il est venu.*

M. CORBIN.

Monsieur, je ne puis en vouloir à mes gens, de la politesse qu'ils vous ont faite... mais puis-je savoir?

DORIVAL.

Oui, Monsieur; j'avais l'intention de ne m'arrêter qu'un instant chez vous, mais le hasard m'ayant offert les moyens de contribuer à une bonne action, j'ai prolongé mon séjour ici... et c'est moi qui ai promis de marier M. Dupré avec votre charmante fille. (*Tout le monde le regarde avec étonnement.*)

BEAUBUISSON.

Comment, comment?

M. CORBIN.

Monsieur est notaire?

DORIVAL.

Non pas pour le moment... mais il n'y a guère de jour que je ne fasse ainsi quelque mariage; et les dots de cent mille francs ne me coûtent rien à donner. (*Étonnement général.*)

M. CORBIN *à part.*

Allons, encore un extravagant... (*Haut.*) Monsieur, votre nom, s'il vous plaît?

DORIVAL.

Je m'appelle Dorival.

BEAUBUISSON.

Dorival!... Nous avons à Étampes un comédien de ce nom-là.

DORIVAL *regardant fixement Beaubuisson.*

Précisément, Monsieur, c'est moi!

BEAUBUISSON *le regardant.*

En effet, je vous ai vu jouer...

DORIVAL.

Le *Fat Dupé.*

BEAUBUISSON.

Le Fat Dupé, c'est cela, j'y étais.

BAPTISTE.

Et moi aussi.

M. CORBIN.

Ah! ça, Messieurs, je n'y suis pas moi. Est-ce la comédie que vous voulez me donner ?

DORIVAL *gaîment.*

C'est cela même, Monsieur.

AIR *de Lantara.*

Pour mieux démasquer un perfide,
J'ai d'une anglaise imité le jargon
Pour servir la beauté timide,
J'ai fait le niais, et j'ai pris votre nom.
J'en conviens j'ai pris votre nom.
A ces amans bien loin d'être contraire,
Vous approuvez ma ruse, je le vois,
En ce moment il ne vous reste à faire
Que leur bonheur... et je vous rends vos droits.
Vous n'avez plus que leur bonheur à faire,
C'est le moment de reprendre vos droits.

M. CORBIN.

Vous êtes bien honnête, Monsieur.

DORIVAL.

Il n'y a pas de quoi.

BEAUBUISSON, *à part, et interdit.*

Ah! çà, c'est donc un Prothée que cet homme-là.

BAPTISTE *qui se trouve très-près de Beaubuisson.*

Yes, Monsieur.

BEAUBUISSON.

Comment!.. et toi aussi, tu t'en es mêlé, coquin ?

BAPTISTE, *haut d'un gros rire.*

Oh! oh! oh! oh! c'est moi qu'étais le jokey de madame Malborouck.

BEAUBUISSON.

M. Corbin, tout ceci n'est qu'une facétie, et je vous prie de croire...

M. CORBIN.

Laissez donc, Monsieur, j'en ai appris sur votre compte, plus que je n'en voulais savoir.

DORIVAL, *à M. Corbin.*

Je vous préviens que M. Dupré, en épousant votre fille ne demande point de dot.

M. CORBIN.

En vérité!.. jeune homme, dites à votre père qu'il vienne me voir.

DUPRÉ.

Ah ! M. Corbin.

BEAUBUISSON, *à Dorival.*

C'est-à-dire, Monsieur, que vous vous êtes moqué de moi?

DORIVAL.

Me voilà prêt à vous donner toute espèce de satisfaction...

BEAUBUISSON.

C'est la seconde fois aujourd'hui que vous me faites cette mauvaise plaisanterie là... (*Avec dépit.*) Je suis très-satisfait, Monsieur, on ne peut plus satisfait... (*A part, avec colère.*) Je me souviendrai de celle-là... demain, je fais une cabale contre lui à Étampes.

VAUDEVILLE.

Air : *de jadis et aujourd'hui.*

M. CORBIN.

Aux plaisirs qu'en public il fronde,
Mon voisin se livre en secret;
Presqu'aucun de nous dans ce monde
Ne veut paraître ce qu'il est.
Prendre un masque est une manie,
Commune aux Turcs, comme aux Chrétiens ;
Dans tous les états de la vie,
Ah ! mon dieu ! que de comédiens !

BEAUBUISSON.

Reconnaissez votre folie,
De Roussel digne successeur,
Et quittez au nom de Thalie
Le docte emploi de professeur.
C'est par l'influence secrète
Qu'on déclame et qu'on rime bien;
On ne fait pas plus un poète,
Que l'on ne fait un comédien.

DUPRÉ.

Usurpant un titre honorable,
Paul qu'aucun serment n'arrêta,
Pour les petits inexorable,
Flatte les grands qu'il trahira.
Ne prenant jamais l'air sinistre,
Digne ami d'un Roi citoyen :
Sully!... voilà le vrai ministre,
L'autre n'est qu'un vrai comédien.

MADELEINE, *à Baptiste.*

J' suis ben aise ici de te l' dire,
Moi j' n'aimons qu' la réalité,
Quand tu m' contais ton doux martyre,
De ton amour j' n'ons pas douté.
D' puis six mois, c'est la même antienne;
J' la crois, franch'... mais souviens-toi bien,
Qu' je t' s'rais fidèle en comédienne,
Si tu faisais le comédien.

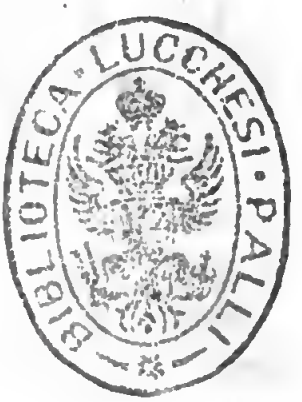
DORIVAL, *au public.*

Par ma triple métamorphose,
Deux amans deviennent époux :
J'ai gagné ma première cause,
Mais je brigue un succès plus doux.
A mes efforts daignant sourire,
Ah! quel bonheur serait le mien!
Si tous les soirs vous pouviez dire :
« Il n'est pas mauvais comédien. »

72161

FIN.

~~19667~~



DE L'IMPRIMERIE DE CONSTANT-CHANTPIE,
Rue Saint-Anne, n° 20.